

# *I*

## *Sur le quai*

Le quai de la gare de Labégude était presque désert. Julien remonta frileusement le col de sa capote. Le temps n'était pas particulièrement froid en cette fin avril, mais là où il allait...

Il avait marché vite. Il était en avance d'une demi-heure et de toute façon, le train aurait sûrement du retard. Il posa son sac, s'assit sur le banc, en face de l'horloge, les mains bien au fond des poches et surveilla la grande aiguille qui avançait par à-coups toutes les minutes. Il essayait de ne pas penser, mais c'était difficile. Dans sa tête, la rage, le désespoir. Dans son ventre, la peur. Elle lui tordait les boyaux. Pas la peur de mourir, non, il faudrait bien mourir un jour, mais il savait, depuis trois ans que durait cette guerre, qu'il y avait pire que la mort.

Il y avait eu Verdun, il y avait eu le Chemin des Dames, il y avait eu son frère, Auguste, tué aux Eparges, son beau-frère, tué à Font de Bluval, et tous ces camarades qu'il avait vu tomber comme des mouches. La mort n'était rien. Ceux qui étaient fauchés net par un éclats d'obus ou une balle en plein cœur, ceux-là avaient de la chance.

Il y avait tous ceux qui agonisaient pendant des heures accrochés aux barbelés, sous la mitraille en appelant leur mère, d'une voix de plus en plus faible. Il y avait la souffrance, et cette certitude qu'un jour où l'autre, votre tour viendrait.

Dans la tranchée, on ne pensait pas trop à tout ça ; on n'avait pas le temps. On était là avec les autres à essayer de se tenir chaud, de se donner du courage, à faire semblant de ne pas avoir peur... mais là, sur ce quai de gare, en avance sur l'horaire, Julien avait le temps de penser.

Cette offensive Nivelles du dix-sept mai au Chemin des Dames avait été un échec sanglant, avec des pertes terribles. Julien se demandait encore par quel miracle il était toujours en vie. On lui avait accordé une permission de quinze jours. La première après trois ans de guerre.

Il avait retrouvé sa famille, son pays : la vallée de la Besorgue en plein cœur de cette Ardèche qu'il avait quittée l'été 1914 persuadé comme tous les autres qu'il serait de retour avant la saison des châtaignes. Puis, quand il avait appris la mort de son frère, il avait soudain réalisé que lui aussi, sans doute, il ne reverrait jamais tout cela, parce que la mort était devenu leur lot quotidien et que si cette guerre devait encore durer, il ne resterait bientôt plus un seul homme valide.

Il avait oublié qu'un paysage pouvait être aussi calme et paisible.

Les trois premiers jours, il était allé rendre visite à ses sœurs. D'abord Eulalie qui avait perdu son mari Victor deux ans plus tôt et qui essayait d'élever son fils Antoine et de faire marcher la ferme avec l'aide de l'Albert Dupré, l'homme que Victor avait engagé avant de partir à la guerre. Albert avait quarante sept ans, il était veuf et n'avait pas été mobilisé.

Elle était écrasée de travail, Eulalie, et Julien avait été inquiet pour elle, pour l'état de ses nerfs. Il l'avait sentie à bout de tout : trop de travail, trop de chagrin. Sa ferme d'Oubreyts située au lieu-dit Chasselas, adossée à la colline sous La Blachère était un univers clos. Des potagers descendaient en terrasse jusqu'au ruisseau de Ferradouire. En face, l'horizon était fermé par le flanc d'une colline couverte de châtaigniers : les bois de Ferradouire. On ne voyait rien de Chasselas. Pourtant, il suffisait de remonter le chemin sur une centaine de mètres pour émerger de ce trou et se retrouver face à un panorama immense, avec tout en bas, Vals les Bains, entouré de son moutonnement de collines. Vals, avec ses sources d'eau gazeuse et son casino où se pavanaient, le soir, les belles dames en toilettes. Plus loin, le regard portait jusqu'au col de l'Escrinet et au plateau du Coiron avant la grande dégringolade sur la vallée du Rhône. Devant un tel paysage, on pouvait rêver, l'esprit s'évadait. Il n'y avait qu'à se laisser porter par le vent qui descendait de la montagne Sainte-Marguerite ; elle dominait tout le pays, du haut de ses mille mètres. Mais à Chasselas... on ne voyait rien... on était coincé, cerné... rien à faire !

Le lendemain, il avait rendu visite à Marie, son autre sœur. Elle habitait Vals avec sa fille, Jeanne, qui venait d'avoir six ans. Son mari, Maurice, avait été blessé lors d'une attaque sur le front de la Marne. Il était toujours soigné au Val de Grâce, à Paris, pour une blessure à la cuisse : un éclat d'obus. Marie avait décidé d'aller le voir, dans quelques jours, avec Jeanne.

Paris... ce n'était pas un petit voyage, mais rien n'aurait pu la faire changer d'avis et elle espérait bien le ramener avec elle, au pays, pour terminer sa convalescence. Peut-être que d'ici-là, cette guerre aurait pris fin. C'est ce qu'elle espérait en secret. En attendant, elle travaillait à la filature, à Laulagnet. L'école, pour la petite Jeanne était juste en face l'usine. C'était pratique.

Le quatrième jour, il s'était mis à pleuvoir.

Il était retourné chez ses parents. Il lui restait onze jours de permissions pendant lesquels il comptait bien se rendre utile, il y avait tant de choses à faire. Le

père Joseph souffrait de crises d'asthme terribles et le médecin lui avait interdit toute activité. La Mère, Marie, devait faire tout le travail, c'était une femme rude à la tâche. Ce jour-là, elle avait mis les petits plats dans les grands pour gâter ce fils qu'elle avait tellement peur de ne plus revoir. Elle n'avait plus que ce fils au front à présent : Auguste avait été tué, Roger était prisonnier et son aîné, Joseph avait été réformé. Il devait cette "chance" à un accident : un billot de bois avait dévalé de la colline et lui avait cassé le bras droit à la hauteur du coude. Depuis, l'articulation était restée bloquée.

Ce jour-là, Joseph II était venu rendre visite à ses parents et à son frère. Au village on l'appelait Joseph II pour le distinguer de son père, qui portait le même prénom. Il était d'usage dans ces campagnes d'appeler son premier garçon "Joseph" et sa première fille "Marie", en souvenir des parents du Christ. Mais déjà, la tradition commençait à se perdre : les gens en avaient sans doute assez de confondre tous les Joseph et toutes les Marie.

Joseph II affichait un sourire radieux, dû à la joie de revoir son frère cadet. C'était un homme assez grand, le plus grand des fils Lascombe. Le cheveu était coupé ras et les moustaches en accent circonflexe. Ses épaules étroites, sa maigreur et son bras raide ne faisaient pas de lui une force de la nature, il avait des yeux bleus un peu tristes et on comprenait en le voyant, que face à une forte femme, il ne devait pas faire le poids. Les deux frères tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Après maintes accolades Joseph salua son père, embrassa sa mère et s'assit devant le bol de café fumant qu'elle venait de lui servir.

Dehors, la pluie tombait maintenant en gros paquets amenés par le vent. De la fenêtre, on apercevait encore un bout de ciel bleu au-dessus d'Aizac et un arc-en-ciel s'était formé sur l'ancien volcan. Joseph II avalait son café brûlant. Les autres attendaient qu'il ait fini pour continuer la conversation. Après avoir reposé son bol, il s'essuya la bouche d'un revers de manche.

– Cette pluie risque de faire sortir des girolles, il faudra aller voir demain, tout les deux, dit-il à Julien.

– Si le vent s'arrête après la pluie, on peut en trouver, et si tu veux de l'aide pour tes vignes, j'aurais le temps. En retour, si tu pouvais me donner un coup de main pour nettoyer un peu ma maison de Guillou et réparer mon pont, ça me ferait plaisir.

– Eh bien, demain matin, on ira voir du côté de La Roche pour les champignons, puis tu mangeras à la maison, ça fera plaisir à Augusta et tu ne reconnaîtras plus mes filles. L'après-midi, on emmènera quelques outils, et on ira arranger Guillou.

C'est à ce moment-là qu'on frappa à la porte. Marie s'empressa d'aller ouvrir, avec ce mauvais temps, c'était sûrement quelqu'un qui voulait se mettre à l'abri.

Julien reconnu l'uniforme des gendarmes. Ils étaient deux, ruisselants de pluie. Marie avait pâli. Les gendarmes, depuis les débuts de la guerre, étaient toujours porteurs de mauvaises nouvelles. Elle pensa à Roger... était-il mort en captivité ? Puis, elle se ressaisit, elle n'aimait pas se donner en spectacle. Elle fit entrer les deux hommes qui saluèrent la compagnie. Aussitôt, une flaque se forma à leurs pieds. Le père Joseph, aussi inquiet que sa femme, faisait autant d'efforts qu'elle pour rester impassible. « Ce sont des oiseaux de mauvaise augure, pensait-il. Ils n'amènent jamais rien de bon ». Julien fut pris lui aussi d'une soudaine appréhension.

Le visage du gendarme Lambert était impénétrable. A force d'aller dans les familles, annoncer la mort, ces hommes avaient pris des allures de croque-morts. Cela n'avait pas ajouté à leur popularité déjà entamée par le fait qu'on les considérait comme des " planqués ". Malgré tout, Julien leur demanda s'ils désiraient s'asseoir et prendre une tasse de café.

– Avec toute la pluie que vous avez prise sur la tête, dit-il, vous boirez bien quelque chose de chaud ?

– Je vous remercie monsieur Lascombe, mais je préfère refuser. J'ai une nouvelle pénible à vous communiquer et je pense qu'après, vous n'aurez plus envie de m'offrir du café !

Julien pâlit à son tour. Lui aussi pensa à Roger ; c'était le seul dont on n'avait pas de nouvelles, il craignit le pire.

– Monsieur Julien Lascombe, continua Lambert, vous êtes ici en permission depuis quatre jours n'est-ce pas ?

– Oui répondit, Julien de plus en plus inquiet, j'ai obtenu quinze jours de permissions, la première depuis trois ans, vous voulez voir mon titre ?

– C'est inutile, je sais que vous êtes en règle, mais j'ai le regret de vous apprendre qu'elle est annulée. Vous devez rejoindre votre régiment d'urgence. Vous avez quarante-huit heures pour le faire, voici le télégramme que nous avons reçu ce matin.